

Mouv ement.

**Du terrain vague
au dance floor, 1984-1989**

Photographies
de Yoshi Omori

Textes de Marc Boudet
et Jay One Ramier

Le mot et le reste



Sommaire / Contents

Textes / Texts	Planches / Plates
8 Entre deux vagues Jay One Ramier	15 Stalingrad
92 Une nuit chez Roger Marc Boudet	47 Dommages collatéraux
183 English texts	99 Le Globo
192 Remerciements / Acknowledgments	

Colophon / Imprint

Photographies / Photographs
Yoshi Omori

Textes / Texts
Marc Boudet, Jay One Ramier

Sur une idée originale
de Marc Boudet
et Jay One Ramier

Conception graphique /
Graphic design
François Brochenin

Rédaction / Text editing
Stéphane Raçon

Traduction / Translation
Tristan Stansbury
Anthony Ghilas

Scans
Janvier, Paris

Prises de vue des objets d'époque /
Vintage objects shooting
Maxime Chanet

Photogravure / Colors separations
Printmodel, Paris

Fabrication / Manufacturing
Koryo

2012, Yoshi OMORI et
19/80 Éditions
pour la première édition
2014, LO/A Edition
pour la deuxième édition

© Le mot et le reste, novembre 2017
ISBN : 978-2-36054-457-8
Dépot légal : novembre 2017.





Stalingrad

**Terrain vague
18, boulevard de la Chapelle
75018 Paris**

Entre deux vagues

« Dévissant mon torse sur le côté, je balance la batte avec force tout en m'évertuant à garder un relâchement maximum, afin d'envoyer la balle au plus loin. Si j'y parviens, je me donnerai suffisamment de temps pour sécuriser ma course. Mais au lieu de ça, la balle effleure le haut de ma batte, avec pour résultat un jet de trente mètres, la balle roulant au ralenti sur le sol caillouteux et ricochant sur tout ce qui se trouve sur sa trajectoire— branches, bombes de peinture, mottes de terre, etc. — ce qui lui donne l'aspect d'une boule de pétanque dans le sable. Une fraction de seconde passée à contempler l'objet de ma déception se promener ainsi, je démarre ma course vers la première base (une formalité) que je n'ai aucun mal à atteindre tant j'ai balayé des yeux le parcours. Mais la deuxième base se profile déjà et là, c'est une tout autre histoire. Je dois garder un œil sur le receveur, l'autre sur la balle, tout en évitant les cailloux, les branches et surtout le trou, ce fameux trou, invisible à moins de cinq mètres, une bouche d'égout d'environ trois mètres de profondeur, réduite à un mètre quatre-vingt après que Noël l'eut partiellement bouchée avec des pavés et des morceaux de planches trouvés sur place. J'ai entendu dire que Nordine s'était fait avaler par la bête. Finalement je termine ma course sans heurt, mais frustré de n'avoir pu courir librement sans arrière-pensées. »

Ces parties de baseball improvisées ne vont pas durer. Le terrain ne s'y prêtait pas : trop d'obstacles, de chausse-trapes et dangers en tout genre. Ce coup d'arrêt ne me chagrina pas outre mesure. Mais le baseball fut l'une des innombrables (et sans doute des plus improbables) activités que l'on pratiqua dans ce qui nous tenait tout à la fois de *social club*, de galerie d'art et de centre aéré. Un terrain de jeu que nous allions conserver près de cinq ans.

Cette étendue sauvage qu'on appellera Stalingrad ou La Chapelle, selon que l'on arrive de Porte Dauphine ou de Nation, est restée abandonnée par les pouvoirs publics pendant une éternité. Délimitée au sud par le boulevard de la Chapelle, à l'ouest par la rue Philippe-de-Girard, au nord par la rue Jacques-Kablé et à l'est par les voies



ferrées qui partaient de la gare de l'Est, elle n'avait, il est vrai, rien d'extraordinaire à première vue. Le Paris d'alors, dans lequel la relégation des petites gens toujours plus loin du cœur de la ville était à l'œuvre depuis plus d'une dizaine d'années, était parsemé de moult terrains vagues similaires, résultats d'une succession de plans d'urbanisme avortés. Ils laissaient voir une pauvreté digne de Dickens indécente pour une grande ville. C'était particulièrement vrai dans le sud et le nord-est de Paris.

Curieusement, c'est à un jeune breakeur et graffeur originaire de la banlieue ouest du nom de Ash que l'on doit la « découverte » du terrain, les gamins du quartier comme Skki ou moi n'ayant jamais eu la curiosité de sauter le mur qui le ceignait. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir arpenté en tous sens la zone qui va de Belleville à Barbès en passant par Porte de la Villette ou Porte des Lilas. Mais il faut croire qu'à la sortie du lycée, en empruntant la ligne 2 du métro, Nation-Porte Dauphine, on ne portait que très peu d'attention au terrain. Tout juste avait-on remarqué la présence sur la façade sud d'une fresque des Musulmans Fumants, un groupe d'artistes peintres lié à la scène rock parisienne. Nos pas nous portaient alors plutôt en direction du Trocadéro ou du Palais Royal, lieux où sévissaient les premiers activistes hip-hop parisiens, et c'est sur les palissades du Louvre ou sur les berges de la Seine, rive gauche, en face des beaux-arts, que nous avons peint nos premières œuvres. Bien avant que Jeanne-Claude et Christo ne recouvrent le Pont Neuf, Bando, un des pionniers du graffiti européen, avait déjà posé une flopée de graffitis dans ce quartier, le transformant en galerie à ciel ouvert.

Doucement mais sûrement, le hip-hop fait son lit en France. Cette énième culture venue des États-Unis a, tel un monstre vorace, englouti diverses pratiques nées dans le ghetto pour en faire ses disciplines, avant de recracher en un seul bloc ce nouveau package à destination des *kids* dans toute l'Europe occidentale. Pendant que nos grands frères, pour les plus nostalgiques, rejouent l'Amérique des années cinquante au son des Chuck Berry, Fats Domino ou Bo Diddley, pour les plus farouches, se délectent des















Colt et Solo d'Assassin, Dehy, Joey et Shen de NTM